



Vincent Gracy

## Russe femina (post) soviética

*La fin de l'homme rouge*  
ou le temps du désenchantement de Svetlana Alexievitch  
traduit du russe par Sophie Benech  
(Actes Sud, 2013)

« On voulait bâtir le royaume de Dieu sur terre. C'est un beau rêve, mais il est irréalisable, l'homme n'est pas encore prêt pour ça. Il n'est pas parfait... », Vassili Petrovitch N.

De quel rêve parlons-nous ? D'un rêve qu'une grande partie de l'humanité a fait, entre 1850 et 1980 environ, de construire une société idéale. Les moins nantis ne devraient plus pâtir *ad libitum* de leur moindre nantissement. Les humains impliqués dans la chaîne des causes et des effets allaient inverser, ou du moins corriger cette chaîne, de sorte qu'à la fin, chacun, égal à quiconque, posséderait sa part de chances communes et les réaliserait. Il s'agissait donc de rétablir l'individu dans ses droits illimités dès l'origine, délivré de tout maillon.

En 1917, une révolution met fin à l'ordre inégalitaire en Russie.

En 1987, une révolution met fin à l'ordre (soi-disant) égalitaire en Russie.

Et depuis ? Où en est la Russie qui, près d'un siècle durant, a incarné jusqu'en ses dernières limites ce rêve forcené d'égalitarisme illimité ? Un livre définitivement précieux vient nous fournir environ un millier de pistes pour nous inciter à penser environ un millier de fois en dehors de l'illimité forcené.

Svetlana Alexievitch est née en 1948 en Ukraine. Elle fait des études de journalisme et commence à publier dans les années 80 : *La guerre n'a pas un visage de femme*, 1985, *Les cercueils de zinc*, 1989. Ses livres à l'époque font scandale en URSS parce qu'elle dit une vérité que tout le monde connaît mais que personne ne consent à reconnaître. Le soutien de Gorbatchev, lorsqu'il parvient à prendre l'ascendant sur les dernières générations de dirigeants staliniens, la promeut néanmoins un temps en une figure majeure de la Perestroïka. Une « position » d'écrivaine reconnue qui s'effrite très vite au tournant des années 90 dans une Russie prétendument « éternelle », en réalité livrée aux exactions d'un libéralisme sans foi ni loi d'aucune sorte, que viendra régenter sous sa loi de fer, dans les années 2000, le système mafieux du néo-tsarisme poutinien, toujours en vigueur aujourd'hui.

Svetlana Alexievitch conçoit au début des années 90 un livre au long cours, humainement parlant. Elle a senti et veut saisir, au plus près, au plus sensible, au plus fluant, tous les mouvements, glissements, craquements qui vont transformer la *società sovietica* en *società incognita*. Pendant plus de vingt ans, elle s'attelle à cette tâche (qui certes aurait pu se poursuivre, car rien n'indique pour le moment que le processus soit

en phase de stabilisation ou d'achèvement, mais Svetlana Alexievitch est une femme comme une autre, il a bien fallu qu'à un moment elle assigne un terme existentiellement viable à son travail). *La Fin de l'homme rouge, ou le temps du désenchantement* est paru en Russie au début de l'année 2013. Grâce à Michel Parfenov, inlassable passeur de la littérature slave depuis quarante ans, éditeur aujourd'hui chez Actes Sud, la traduction française est sortie pour ainsi dire dans la foulée.

*La Fin de l'homme rouge* dresse à travers des dizaines et des dizaines de témoignages un état des lieux de la Russie d'aujourd'hui. Pendant vingt ans, l'auteur a sillonné l'ex-URSS pour aller à la rencontre d'hommes et de femmes de tous les milieux, de toutes les croyances, de tous les destins. Elle s'est assise auprès d'eux, souvent dans leur cuisine, a bu du thé ou de la vodka, partagé un bout de hareng avec des cornichons. Elle les a laissés raconter leurs vies, leurs désirs, leurs bonheurs, leurs amours, leurs révoltes, leurs pertes, leurs souffrances, leurs nostalgies irrémédiables. Elle a tout écouté, tout entendu, tout enregistré, et ensuite, seule à sa table de travail, s'est assigné de restituer avec ses mots les plus fidèles leurs paroles les plus vraies. Pour composer, au moyen de leurs voix, à la fois distinctes et mêlées, le portrait polyphonique de son pays au présent – c'est-à-dire prenant en compte tout le poids déchirant du passé, des soixante-dix ans de soviétisme et des vingt-cinq qui lui ont succédé, faits d'émeutes citadines, de guerres ethniques, de libéralisme sauvage, de dictature politique, d'espérances et de désespoirs indicibles mais qui pourtant nous sont dits... Un pays qui, fièrement, avait voulu inventer un homme nouveau, « *l'homme rouge* » qui, aujourd'hui achève d'agoniser. Mais par quelle sorte d'homme sera-t-il remplacé ? Nul ne peut se prononcer encore. Les perspectives, le moins qu'on puisse dire, ne semblent guère réjouissantes.

C'est une modeste littérature d'ambition folle. Svetlana Alexievitch ne se met jamais en avant, elle s'en tient d'un bout à l'autre à sa stricte position de « *porte-plume* ». Elle ne juge pas, elle ne blâme ni n'approuve ses personnages. Elle les retranscrit, du mieux qu'elle peut, en s'effaçant sous leurs vies. Ainsi, grâce à elle, nous rencontrons, parmi beaucoup d'autres, Vassili Petrovitch N., 87 ans, membre du Parti communiste depuis 1922, indémodable stalinien : « *Staline ne dormait jamais, il se couchait tard, alors nous ne dormions pas non plus... J'ai eu deux décorations et trois infarctus. J'ai été directeur d'une usine de pneus, puis d'un trust de fabrication, et de là, dans un combinat de viande... Après mon troisième infarctus, on m'a donné un théâtre... Notre époque... Mon époque... C'était une grande époque !* » Nous rencontrons Alissa Z-ler, 35 ans, chef de publicité, enfant de Gorbatchev, d'Eltsine et de Poutine : « *Il y a une chose dont je suis sûre. Mes parents ne voulaient pas le capitalisme. Dans aucune de ses variantes. Le capitalisme, c'est moi qui l'ai voulu, moi et les gens comme moi, qui ne souhaitaient pas vivre dans une cage. Des gens jeunes et forts. Pour nous, le capitalisme c'est intéressant. C'est une aventure, un risque...* » Nous rencontrons Tania Koulechova, 21 ans, étudiante, emprisonnée pour avoir manifesté contre les fraudes électorales en Biélorussie en décembre 2010 : « *On y allait le cœur léger, sans prendre cela très au sérieux. On riait comme des fous, on chantait des chansons. On était tous très fiers les uns des autres... Et il neigeait, il neigeait... Et là, comme dans une parade militaire, on a entendu un ordre : « Chargez la foule ! Restez groupés ! »... Je me souviens qu'ils cognaient avec plaisir... Une voix de fille a hurlé : « Qu'est-ce que tu fais, salaud ? » Une voix perçante. Et elle s'est brisée. C'était si terrifiant qu'à un moment, j'ai fermé les yeux. J'avais un blouson blanc et un bonnet blanc. J'étais là, tout en blanc dans la neige blanche, et ils avançaient et ils cognaient avec plaisir... »*

Et puis, nous rencontrons Margarita K., l'Arménienne de Bakou qui aimait Abulfaz, un Azerbaïdjanais de Bakou. Pendant les soixante-dix ans du communisme, Arméniens et Azerbaïdjanais de Bakou ont vécu en paix, voisins, amis, amants, mariés... Et puis l'URSS s'est effondrée, et à Bakou les Azerbaïdjanais ont commencé à massacrer les Arméniens pendant qu'en Arménie, les Arméniens se mettaient à massacrer les Azerbaïdjanais. Et des deux côtés, seuls ceux qui ont réussi à s'enfuir n'ont pas eu le temps d'être tués. Margarita s'est enfuie, a fini par échouer à Moscou où elle mène une existence misérable, victime de l'ostracisme des Russes envers les métèques de leurs ex-marches méridionales. Abulfaz et elle ont continué de s'aimer, mais il a fallu sept ans avant qu'Abulfaz puisse quitter Bakou pour la rejoindre. C'est cette poignante version caucasienne de *Roméo et Juliette* que Margarita raconte, et à la fin, Svetlana Alexievitch pour une fois craque et nous avec : « *Tous les Arméniens de Bakou ont essayé de partir en Amérique... Moi aussi, je suis allée à l'Ambassade des États-Unis, ici à Moscou. Ils m'ont demandé de raconter mon histoire. Je leur ai parlé de mon amour... Ils sont restés longtemps sans rien dire. C'était de jeunes Américains, très jeunes. Ensuite, ils ont discuté entre eux : son passeport est abîmé, et puis c'est quand même bizarre, pourquoi son mari a-t-il mis sept ans à partir ? D'ailleurs est-ce vraiment son mari ? Cette histoire est trop belle et trop horrible pour qu'on y croie. C'est ce qu'ils ont dit... Je parle un peu anglais, et j'ai compris qu'ils ne me croyaient pas. Mais je n'ai aucune preuve, à part mon amour... Vous me croyez, vous ? – Je vous crois... ai-je dit. J'ai grandi dans le même pays que vous. Je vous crois ! (Et nous pleurons toutes les deux).* »

Avec ce livre Svetlana Alexievitch clôt un cycle commencé en 1972 par la publication de *L'Archipel du goulag* ; mais là où Soljenitsyne avait interrogé les victimes directes de la terrible répression stalinienne et sa propre expérience, elle achève le travail en élargissant les sources des témoignages. « *Moi, je regarde le monde avec les yeux d'une littéraire et non d'une historienne* », dit-elle, et c'est donc à travers les voix quotidiennes de personnes très différentes que ressurgit soudain le grand malheur russe, celui de tous les *Humiliés et offensés* d'hier et d'aujourd'hui.